

permet de combiner des harmonies nouvelles qui rendent infinies toutes les créations de la sensibilité et de l'intelligence humaines, intimément liées.

Mais attention à la mystique du Nombre (1)!!

M. Kent-Monnet écrit :

De même que Beethoven et Bach étaient de grands mathématiciens sans le savoir, de même Fermat était un grand musicien qui jouait avec les harmonies universelles préétablies, mais ne cherchait aucune réalisation sonore.

...Alors? La vraie musique serait-elle celle que nous n'entendons jamais?

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Léon Chenoy : *Cinq études sur Octave Pirmez*, La Revue Sincère. — Deux pièces de M. Timmermans au *Vlaamsch Volkstoneel*. — Memento.

Il est de règle, quand on étudie les origines de notre mouvement littéraire, d'évoquer la grande ombre de Charles De Coster et de considérer la *Légende d'Ulenspiegel* comme le seul ouvrage de qualité qui ait paru chez nous avant l'ère glorieuse de *La Jeune Belgique*. Certes, si l'on s'en tient au genre épique, De Coster demeure incomparable et ce ne sont ni les aimables romans de Xavier de Reul, d'Eugène van Bommel et de Caroline Gravière, ni les pâles poèmes de Weustenraad, d'Edouard Wacken et d'André van Hasselt qui disputeront jamais à la *Légende d'Ulenspiegel* le rang qu'elle s'est acquis dans l'histoire de nos lettres.

En quelque admiration que l'on tienne De Coster, il n'en est pas moins téméraire de l'isoler de son milieu et, pour peu éclatants que soient la plupart de ses rivaux, il s'en trouve cependant que l'on néglige à tort et dont le nom mérite d'être sauvé de l'oubli. C'est souvent chose malaisée puisqu'un grand nombre de leurs œuvres sont épuisées en librairie et que pour les connaître, il faut, soit recourir aux bibliothèques officielles

(1) Ne perdons jamais tout à fait de vue que l'édification d'êtres magiques mathématiques procède d'un jeu cérébral concret, alors qu'une création d'art est le produit d'une sensibilité particulière; d'une vraie force de la nature venant de nous et retournant à l'infini... là où se trouve la raison de toute harmonie.

où, d'ailleurs, on ne les trouve pas toujours, soit se référer au jugement porté sur elles par les critiques du temps. Ceux-ci malheureusement ne méritent guère de crédit, tant ils subordonnent la valeur d'un livre à sa couleur politique, et il suffit de relire les articles de libéraux bon teint comme Max Veydt et Charles Potvin sur les œuvres du catholique Pirmez, pour se rendre compte du sort réservé à nos écrivains d'hier par la prétendue élite de leur pays.

Le centenaire prochain d'Octave Pirmez (né en 1832) réveille fort à propos sa mémoire et grâce aux *Cinq Etudes* de M. Léon Chenoy, voici que, triomphant de ses anciens contempteurs, l'auteur de *Jours de Solitude* et de *Rémo* conquiert enfin le brin de laurier dont, à part quelques rares esprits, nul en Belgique ne l'avait jugé digne.

Sans doute, *La Jeune Belgique* lui avait apporté son salut et, depuis lors, d'éminentes personnalités s'étaient efforcées, avec plus ou moins de succès, de lui faire rendre justice.

Mais, jaloux du jardin secret où s'épanchait son âme solitaire, il en défendait l'accès, même au delà du tombeau, renonçant ainsi aux bénéfices d'une renommée dont, si dédaigneux qu'il parussent des biens temporels, ses maîtres préférés avaient toujours goûté l'agrément. Ses scrupules autant que la qualité de son talent contribuèrent donc à l'exiler de nos souvenirs et, si l'on peut déplorer le silence où pendant trop longtemps son nom resta enseveli, il ne faut pas oublier qu'il en fut l'artisan avant d'en devenir la victime.

Est-ce parce qu'il aborda son œuvre avec plus de piété et qu'il en surprit mieux que quiconque les mystérieux détours que M. Léon Chenoy réussit enfin à tirer de l'ombre sa tendre et mélancolique figure?

Il y semblait pourtant moins préparé que d'autres, tant ses goûts, orientés vers des recherches précises, l'éloignaient de l'univers spéculatif auquel Pirmez emprunte la majeure partie de ses thèmes.

Peut-être le stendhalien fervent qu'il est a-t-il été séduit par d'apparentes analogies entre la pensée de Pirmez et celle de Beyle et, sur la foi de ces vagues concordances, s'est-il évertué à servir, une fois de plus, un maître auquel le lie une filiale admiration.

Ce ne serait pas la première fois qu'un disciple trop bien intentionné agirait de la sorte. Tout culte n'implique-t-il pas une part d'aveuglement et, plus que d'autres, les stendhaliens n'ont-ils point tendance à s'annexer tous les domaines où semble se prolonger l'ombre de leur Dieu?

Un mot, un embryon d'idée, quelques vagues échos surpris au hasard d'une lecture, suffisent pour raviver en eux le souvenir de l'œuvre chère et, quelque indépendants que soient de leur obéissance les territoires qu'il leur arrive d'explorer, toujours ils y retrouvent, inscrite sur un visage ou figée dans un site, l'image de leur pays d'élection.

N'en déplaise à M. Chenoy, qui pour l'amour de Stendhal cite quelques phrases ingénument désabusées d'Octave Pirmez, il n'est point de parallèle possible entre ces deux esprits. L'un, tout imprégné de l'âme exquise du XVIII^e siècle, en perpétue la vivacité et la rigueur dans des ouvrages sans bavures. L'autre, romantique né, nourri de Jean-Jacques dont il partage l'amour de la solitude et la nonchalance ombrageuse, dédie à René et à Obermann les molles guirlandes de ses rêveries. De tempérament indécis, il se raccroche comme à un pis-aller à la foi de son enfance, si bien que soutenu par elle, le Senancour qu'il sent ressusciter en lui échappe aux ravages du pessimisme et de la misanthropie.

Tente-t-il de s'édifier une philosophie? Elle est tout entière basée sur la relativité de l'être devant l'absolu qui l'environne. Misère et fragilité de l'homme, grandeur et mansuétude de Dieu, tels sont les pôles entre lesquels oscillent sans trêve ses inquiétudes et ses espérances.

Piètre système pour un Stendhal que hante le souci de perpétuelles évasions, mais seule doctrine qui convienne en somme au faible Pirmez, asservi, par discipline, à une foi qui, pour lui venir de ses pères, n'en ressemble pas moins à celle du charbonnier.

Quoi qu'il en pense, ce n'est donc point par l'entremise de Stendhal que M. Chenoy a rejoint Octave Pirmez et c'est ailleurs qu'il faut chercher les chemins qui l'y menèrent.

Son livre comporte cinq chapitres dont l'un, *Le Sentiment de la nature chez Octave Pirmez*, pourrait bien livrer la clef du mystère. Retiré dans son château d'Acoz, qui domine quel-

ques-uns des plus beaux sites de Wallonie, Octave Pirmez, mieux que n'importe quel écrivain romantique, a donc pu goûter tous les prestiges de la nature au milieu d'un incomparable décor. Sans qu'il en laisse rien transparaître dans ses livres, il semble bien qu'un amour déçu l'ait incité à cette réclusion. « Rien n'est plus puissant qu'un amour malheureux pour rendre observateur », dit-il quelque part, et, à la façon ardente et contenue dont il parle « du bonheur d'un mutuel amour », on reconnaît l'accent d'un amant meurtri.

Aiguillonnée par un tel souvenir, et condamnée à un si splendide exil, comment cette âme, pétrie de tendresse lamartienne, n'aurait-elle pas cherché dans la contemplation remède à ses tourments? Chaque plante, chaque arbre, chaque oiseau qui atteste la magnificence de Dieu lui devient un confident et, à la manière des amants d'alors, ne verra-t-on pas cet esclave d'une autre Elvire interrompre souvent ses mélancoliques promenades pour orner tantôt d'une mystérieuse initiale, tantôt d'un distique éploré, les arbres et les bancs de son parc?

Comme il sied à un tel rêveur, on devine à ses côtés la présence d'un gracieux fantôme : bandeaux blonds, front bombé, doux yeux frangés de larmes, petits pieds dépassant à peine l'ample corolle d'une jupe d'organdi et blanches mains fermées sur un bouquet de violettes, telle apparaît sa Muse familière dont les lithographies de Tony Johannot et de Célestin Nanteuil ont immortalisé la charmante effigie.

Comme Baudelaire, Pirmez salue en elle « la Muse et la Madone » et bien souvent, dans ses plus purs élans vers Dieu, le croyant qu'il croit être cède le pas à l'amant qu'il ne se croit plus. Son idéalisme confidentiel, ses poignants repliements sur lui-même, auxquels succèdent de non moins poignantes effusions, l'inquiète amitié qu'il nourrit pour son jeune frère, son ardeur à s'interroger et à se connaître, tout cela, bien plus qu'au Dieu interposé entre elle et lui, il le doit à cette immortelle compagne, attachée comme un reflet d'aurore à son nostalgique destin.

D'ailleurs, que sont ces livres, de *Feuillées* aux *Lettres à José* en passant par *Jours de solitude*, *Rémo* et *Heures de philosophie*, sinon d'exquis mémoriaux aux pages desquelles

s'effeuillent de discrets aveux, et comment résisterait-on à leurs charmes qui ravivent avec le temps heureux des romances, des élégies et des keepsakes, celui plus heureux encore des interminables et fécondes rêveries?

A notre hâte de vivre, ils opposent les ondoyantes délices de la méditation, à nos exigences d'hypercivilisés les inépuisables ressources d'une nature dont nous n'avons plus le loisir de savourer les attraits.

Bien plus qu'à de problématiques réminiscences stendhaliennes, c'est, n'en doutons pas, au pathétisme sentimental de Pirmez que M. Chenoy a été conquis.

Quelle révélation, en effet, pour un dialecticien comme lui, que cette œuvre sans contrainte où une âme, toute à ses libres jeux, interroge indifféremment les fantômes et les sphinx qu'elle aborde au hasard de ses rencontres!

Cela nous vaut, Dieu merci, un excellent ouvrage où à sa lucidité habituelle M. Chenoy unit cette fois un enthousiasme dont il n'est guère coutumier et auquel on ne pourrait reprocher que son excessive ferveur. Car si, par la souplesse de l'écriture et la densité spirituelle, le charmant Octave Pirmez se montre parfois l'égal d'un Joubert, il lui arrive le plus souvent d'épuiser en stériles digressions une pensée hésitante dans ses choix et incapable de s'astreindre à la discipline d'un grand esprit.

Le Flamand Félix Timmermans, que les hasards de l'actualité rapprochent non sans malice du Wallon Pirmez, a connu un autre destin. Nul n'ignore sa brillante carrière. Son roman *Pallieter*, paru en 1916, l'a rendu célèbre et a été traduit en plusieurs langues (1). Depuis, divers autres ouvrages dont quatre pièces de théâtre ont encore accru son renom, si bien que dans certains milieux M. Timmermans passe pour l'écrivain le plus représentatif de la littérature flamande actuelle. A coup sûr, cette gloire n'est pas imméritée et s'explique tant par la valeur littéraire d'une œuvre déjà importante que par l'heureux concours de circonstances qui favorisa son éclosion. Dans son excellente histoire de la *Littérature flamande contemporaine*, M. André de Ridder la commente ainsi :

(1) Une traduction française de *Pallieter* a paru chez Rieder.

Pallieter a été, peu après la guerre, une explosion inattendue et démesurée de joie, de plénitude, de jeunesse. Ce fut la revanche de la vie sur la mort et la tristesse, comme l'éveil païen d'un homme primitif dans un monde las : un faune presque vierge d'esprit et de cœur et dont la chair heureuse, au sang sain et fougueux, dont l'âme satisfaite et exultante clamaient toute la beauté et la bonté d'exister, la frénésie de respirer l'air frais, de marcher dans l'herbe, de nager dans l'eau, de boire et de manger, de danser et de chanter, d'aimer. Sa voix avait le timbre claironnant d'un coq à l'aube. Malgré la simplicité de son esprit, il était émouvant, glorieux à force de griserie heureuse et d'exubérante vitalité. Poème panthéiste à la gloire de tous les sens rassasiés, gonfié de toutes les délices d'un pays de cocagne, débordant d'ardentes émotions, riche en plaisirs de la chair et en plantureuses voluptés, c'était là, au lendemain des désastres, un tableau d'une truculence rabelaisienne, comme le plus fastueux des Jordaens transposé dans une littérature retrem-pée aux sources. L'abondance des saisons et le rite des plaisirs y alternaient avec une munificence de paradis terrestre. Après beaucoup de littérature raffinée, presque déliquescence, c'était tout de même un retour vers la fraîcheur et la liberté, comme aussi vers le désordre et la sauvagerie de la nature, vers une formule simple, quasi-barbare, de l'art.

Si, comme le fait remarquer M. de Ridder, l'ombre de Jordaens guide *Pallieter* dans ses équipées, elle marche souvent de compagnie avec celles de Rabelais et de Charles De Coster. A n'en point douter, ce turbulent personnage compte Pantagruel et Ulenspiegel parmi ses ancêtres directs. Mais dénué d'esprit de finesse, il ne se plaît qu'à l'exagération de leurs travers. Aussi le voit-on sans surprise confondre la trivialité avec la truculence et le cynisme avec la gaillardise. Né Flamand, il le proclame à tous les coins, autant par orgueil que par appétit du scandale. Et ce faisant, hâtons-nous de le dire, il obéit à une attitude dont il n'est pas plus dupe que ne l'est de sa légende un Juif ou un Marseillais. Et il le prouve d'ailleurs dès que se réveille en lui l'amour du mystère qui est comme chacun sait la vertu secrète du génie flamand.

Après *Pallieter*, en effet, M. Timmermans n'a-t-il pas publié *Het kindeken Jesus in Vlaanderen* (L'Enfant Jésus en Flandre) où Breughel prend la place de Jordaens et qui abonde en tableaux délicieux d'un art toujours direct, certes,

mais qu'illuminent de vagues reflets d'au-delà? Comme on le voit, l'art de M. Timmermans est surtout fait de transpositions. Par son objectivité, il répond à l'esprit même de la race flamande et continue ses grandes traditions picturales. Mais dès qu'il s'avise d'enfreindre ses possibilités, comme dans les deux pièces représentées récemment au *Vlaamsch volkstoneel*, il perd ses qualités foncières et sombre dans une confuse rhétorique.

La première de ces pièces : *En waar de ster bleef stille staan* (Et où l'Etoile s'arrêta), traduite en français, a été représentée à Paris par les *Compagnons de Notre-Dame* le 16 mars 1927, après avoir été publiée par la *Revue Fédéraliste*, puis éditée par la maison Blot.

Le *Vlaamsch volkstoneel* en a fêté la centième il y a six semaines.

La seconde : *De hemelsche Salomé* (La Salomé céleste) est de date plus récente, la première en ayant eu lieu le 13 mars dernier.

Toutes deux empruntent leur thème à des sujets sacrés. L'une relate l'aventure de trois bons Flamands, aussi misérables que francs buveurs et qui, le soir de l'Épiphanie, s'en vont, vêtus en Rois Mages, chanter des couplets de circonstance dans les cabarets de leur village. En cours de route, ils croisent la Sainte Famille égarée en Flandre et lui font généreusement don de quelques sous qu'ils possèdent. L'un d'eux, touché par la grâce, renonce aussitôt à sa déplorable existence pour mourir quelques mois après, en odeur de sainteté.

A l'Épiphanie suivante, un des deux survivants, harcelé par le doute et enclin au blasphème, succombe aux embûches du démon qui lui offre en échange de son âme un inépuisable tonneau de genièvre.

Enfin, la troisième Épiphanie conduit triomphalement le dernier des compères au Royaume de la Foi, non sans avoir arraché aux griffes du diable le maudit repentant.

De Hemelsche Salomé, due à la collaboration de M. Timmermans avec *La Légende Dorée*, se contente de transposer à la scène quelques épisodes de la vie de sainte Catherine de Sienne.

Pour qui ignorerait les romans de M. Timmermans, ces

deux pièces ont l'éloquence d'un témoignage. A coup sûr, elles cherchent, sinon à renouveler, du moins à dépasser l'inspiration habituelle de l'écrivain qui, à la manière du Zola du *Rêve*, recourt à une apologétique un peu primaire pour gagner les suffrages de ceux qui lui reprochaient sa brutalité.

Leur édifiante trame lui tient lieu d'alibi et le monde religieux qui se méfiait de l'auteur de Pallieter trouve assez d'onction dans ses œuvres récentes pour lui accorder son approbation.

Ce n'est pas que Pallieter n'y montre parfois le bout de l'oreille et ne laisse éclater sa faconde dans leurs parties profanes.

Comme lui les trois compagnons de *En waar de ster...* se livrent à d'oiseux propos, et les parents de *La Salomé céleste* à d'interminables et flandreuses plaisanteries.

Pour ce qui est de leur partie religieuse, elle oscille la plupart du temps entre des bavardages de sacristain et les sermons d'un curé de village quand, pour son malheur, elle ne tente pas de recourir à l'appui d'un prétendu « modernisme ». Est-il bien original, en effet, d'armer le confesseur de sainte Catherine d'un gigantesque cigare et de faire parler la même sainte de l'avion qui la mènera en Avignon?

Œuvres bâtardes donc, et d'un intérêt relatif si l'ingéniosité du poète que, malgré tout, demeure M. Timmermans ne s'affirmait par d'ingénieuses trouvailles, comme l'évasion des petites Notre-Dames dans *En waar de ster...* et la saisissante évocation du pape prisonnier de ses cardinaux, dans *de Hemelsche Salomé*.

Selon sa coutume, le *Vlaamsche Volkstoneel* a réservé aux deux pièces de M. Timmermans une interprétation de choix et de fort beaux décors.

MÉMENTO. — *Variétés* consacre son numéro de mars à la littérature de l'U. R. S. S. — *La Nervie* publie un numéro d'hommages à Louis Piérard. — Le pianiste Jean du Chastain, retour d'Irlande, où il remplit pendant un an les fonctions de Directeur du Conservatoire de Dublin, a donné le 23 mars, au Conservatoire de Bruxelles, un admirable concert qui le range parmi les maîtres du clavier.

GEORGES MARLOW.